

Je venais juste de finir mon petit-déjeuner et je m'étais attardé un moment à contempler le choc de la mer et du ciel dans leur inépuisable combat pour la conquête de l'horizon lorsque je le vis sur la plage.

Dans un étrange cérémonial, il s'était penché avec difficulté et avait dénoué ses chaussures. L'instant d'après, pieds nus et l'air déterminé, il s'était approché de la vague ne la laissant lui effleurer que le bout des orteils. Puis, au fur et à mesure que la marée descendait, il avait précautionneusement avancé les pieds, l'un après l'autre, pas à pas, pour la suivre dans sa lente progression déclinante. Parfois, il tournait la tête d'un geste rapide et furtif, à peine perceptible, mais la plupart du temps, il restait face à la mer, les yeux fixés sur ce point imaginaire et lointain qu'on appelle l'infini.

Je ne le voyais que de dos, un dos maigre et voûté dont je n'arrivais plus à détacher mon attention. J'aurais pu, à cet instant, l'imaginer oisif, rêvant à quelque souvenir heureux ou bâtissant un projet neuf et conquérant... Mais je ne sais pas pourquoi, je m'obstinai à le vouloir triste, anxieux, profond, désespéré.

Mon désœuvrement du moment sans doute... Ou ma curiosité naturelle... Ligués l'un à l'autre, ils se plurent à me construire une instinctive certitude de l'imminence d'un événement marquant dans ma vie. Je les laissai passivement me guider.

Le temps était exécrable en ce tout début d'automne. Il bruinait fortement et l'océan avait revêtu la teinte grise de ses mauvais jours. Le vent d'ouest balayait sans relâche la crête des vagues et leur dérobaient, dans des éclats de blanc, une fine écume qu'il repartait déposer mutin au hasard sur le sable ou sur les rochers, en flocons légers comme de la dentelle.

L'homme, imperturbable, ne prêtait guère attention à la danse du vent et continuait tendu, inlassablement, son tête-à-tête avec la mer et ses vagues.

— Oh, excuse-moi ! J'ai frappé, et comme personne ne répondait, je pensais que tu étais peut-être déjà sorti...

— Non, pas encore ! Bonjour, Bernadette ! Entre donc !

Tout à mon observation, je n'avais pas entendu ses coups à la porte. Je regardai ma montre. Déjà 11 heures ! Je constatai avec surprise que j'étais resté près de deux heures captivé par cet homme et son jeu, ce jeu qui avait quelque chose de puéril, mais qu'il poursuivait avec constance et application.

— Je te remercie d'avoir tout préparé hier. C'était parfait... Comme toujours... Et comme autrefois...

— Oh, ce n'est rien ! Cela me fait tellement plaisir de te revoir...

— Moi aussi, Bernadette !

— La maison est si vide depuis quelque temps... As-tu fait bon voyage ?

— Oui ! Un peu précipité... L'avion... La voiture... Le mauvais temps... Je ne suis arrivé qu'en fin de soirée...

— Tu es là, c'est l'essentiel ! Il tenait tellement à te voir... Il va être très heureux ! Veux-tu que je te prépare quelque chose à manger pour ce midi ?

— Non, je crois que je vais déjeuner dehors... J'ai besoin de reprendre contact avec les lieux, l'air, les gens... Merci !

Elle me sourit d'un air compréhensif, de ce même sourire qu'elle avait déjà du temps des parents, du temps de notre enfance, un sourire gracieux, sérieux, intelligent. Je le lui rendis.

Tout en prenant mon imperméable, je continuai de l'observer. Quelque chose en elle avait changé. Je finis par trouver que c'était cet air précocement vieilli qui habitait son apparence. Sur le coup, je ne pus m'empêcher de penser avec gêne qu'elle nous avait sacrifié sa vie. Si elle l'avait voulu, elle aurait été une femme jolie, avec un mari, des enfants, qui attendraient quelque part. avec impatience qu'elle finît sa corvée et les rejoignît. Elle aurait vécu ses propres joies, ses propres bonheurs... Ses propres peines aussi sans doute... Au lieu de cela, elle avait préféré rester solitaire et fidèle à notre service tout ce temps... Et ces dernières années à celui exclusif de Bertrand...

Qu'allait-elle devenir après ? Je me sentis terriblement angoissé et responsable en y songeant. Il fallait que je trouve une solution.

Je m'en voulus d'avoir déjà ce genre de réflexion. Toujours cet aspect pragmatique et raisonnable qui me poussait à essayer de tout anticiper. Je n'ai jamais aimé être pris de court face à une situation... Une qualité souvent, un défaut parfois...

Voilà que je me laissais déjà assaillir par des pensées fâcheuses ! Je cherchai un moyen de les chasser... Je ne trouvai rien de mieux, après un temps d'hésitation, que de

lui dire qu'elle pouvait partir tôt et profiter du reste de sa journée. Elle l'avait bien mérité. Puis, je la quittai pour gagner la terrasse.

J'ouvris et refermai la porte d'entrée derrière moi, en l'occurrence, ici, la porte de sortie, et descendis les quelques marches qui me séparaient de l'extérieur.

De la maison à la plage, il n'y avait que la rue à traverser. Je ne me décidai pas à le faire de peur de trahir davantage encore mon indiscrétion et surtout de troubler cet homme dans son curieux jeu avec la mer.

Les promeneurs étaient rares en cette fin de matinée pluvieuse. Sous son large parapluie multicolore, une dame d'un certain âge en quête de conversation, et prenant mon hésitation pour une invitation au bavardage anodin, ralentit le pas, puis s'arrêta à ma hauteur.

— Sale temps, aujourd'hui ! Pas très propice à mettre le nez dehors !

— En effet !

Ma réponse un peu sèche à son invite d'échange dut la surprendre. Je n'avais pas envie de parler, et encore moins de la pluie et du mauvais temps. Plus déçue que fâchée, elle marqua le coup.

— Passez quand même une bonne journée !

Son ton avait un accent lourd de reproches. Elle reprit sa marche en forçant l'allure comme si elle avait craint un instant que je ne prisse mal son expression de souhait forcé et ne la poursuivisse avec quelques intentions agressives.

Je la laissai s'éloigner m'amusant au contraire de son « quand même » auquel je trouvai quelque chose de généreux devant mon attitude fermée. Il me serait sans doute bien nécessaire pour affronter cette triste journée.

C'était un mercredi... Un mercredi de septembre... Un mercredi de septembre finissant... Un mercredi de septembre finissant sous la pluie... Un mercredi de septembre finissant sous la pluie au bord de la mer... Je décidai d'arrêter là mon jeu de cascade verbale exagérément énumérative qui me permettait de souligner encore davantage l'atmosphère de grande tristesse qui habitait ce jour.

Ma pensée revint à la veille.

L'avion avait atterri à Paris en début d'après-midi. J'avais essayé de dormir durant le vol, de me reposer un peu en prévision du long trajet en voiture qu'il me restait encore à effectuer avant d'arriver... Mais en vain... Je n'ai jamais su trouver le sommeil dans un avion...

J'avais passé mon temps, tout le long du voyage, à faire revivre dans ma mémoire cet autre rive de l'Atlantique avec la ville, la plage, le port, la maison de famille et tout ce qui avait habité mon enfance et mon adolescence. Les êtres, les choses m'apparaissaient nets mais curieusement inversés, comme si je les regardais de l'autre côté d'un miroir, le miroir du passé. Puis, le reflet s'estompa me projetant dans le futur, me faisant imaginer ce que seraient les jours à venir. Je ne pus les envisager à cet instant que longs et gris.

Dès les premières heures, mon séjour avait effectivement été marqué de cette mélancolie que je savais trouver lorsque j'avais décidé de venir ici. Je savais aussi que l'ennui allait très vite à son tour s'y greffer.

Mélancolie, ennui, tristesse... Je me consolai en espérant que cela pourrait au moins m'aider à avancer dans l'écriture de mon nouveau roman. Ecrire, bien sûr, mais je savais que cela ne suffirait pas. Il me faudra plus que des mots pour chasser des images trop vives et remplir le vide qu'elles laisseraient une fois repoussées.

D'effet de décalage horaire en dérives nostalgiques, cette première nuit dans la maison de mon enfance fut mauvaise, très mauvaise... Et à mon réveil, je n'attendais en fait rien non plus de cette première journée, rien jusqu'à cette étrange apparition sur la plage.

Je tournai une nouvelle fois mon regard vers la mer. Maintenant, je distinguai mieux l'homme et il me parut encore plus triste que je ne l'avais imaginé ce matin. Le fait d'avoir réduit la distance qui nous séparait, me fit l'effet d'un contact plus fort.

Je ressentis tout à coup comme un appel et une excitation particulière. Mon esprit se mit à vagabonder. J'eus, un instant, la certitude qu'il me demandait d'aller le rejoindre. Mais étrangement, plus mon envie grandissait à l'idée d'aller vers lui, plus je me sentais intrus et repoussais le moment de le faire. Mon hésitation l'emporta. Au prix d'un grand effort sur moi-même, je décidai finalement de me dérober à cet appel supposé.

Tournant le dos à la plage, je pris résolument le chemin du centre-ville dans lequel je flânai un long moment. Rien ne semblait avoir changé. Les rues dans leur étroitesse, les façades des maisons avec leurs portes et leurs fenêtres aux volets de bois fraîchement repeints en bleu, les habitants trottinant sous la pluie d'un commerce à l'autre... Je me sentis parmi eux à la fois proche et étranger. De souvenirs

en redécouvertes, mes pas me conduisirent presque naturellement jusqu'au port où je décidai de déjeuner.

Le service était lent. Lorsque vous êtes seul dans un restaurant, la personne préposée au service considère que votre solitude vous donne droit à une certaine compassion et elle se met à vous traiter avec un excès d'égards et encore plus de lenteur. Je me sentis ingrat envers elle, mais il me tardait de finir mon repas et de quitter les lieux au plus vite. J'avais le sentiment angoissé que je perdais mon temps devant cette inutile tasse de café alors que j'étais attendu ailleurs.

Il m'arrivait souvent d'être habité par ce type de sentiment. Je suis un solitaire, et comme tous les solitaires, je sais percevoir et être réceptif aux appels importants de la vie, les désirant et les appréhendant à la fois. Aujourd'hui, mon pressentiment était fort et rendait mon impatience envahissante. Pour essayer de la maîtriser, je pris le parti de quitter le restaurant lentement et de revenir à la maison, en passant par les rues de derrière retardant ainsi mon retour. Par une espèce de réflexe d'autoprotection, je me préparais à affronter l'éventuelle déception de n'être pas réellement attendu... D'arriver trop tard à ce rendez-vous que j'avais inventé, que j'avais espéré...

La maison avait une entrée de service qui donnait sur un petit jardin de curé que je traversai d'un pas qui commençait à devenir plus rapide. Je pris cependant le temps de constater que tout était à l'abandon. De hautes et mauvaises herbes avaient envahi la pelouse, les haies avaient besoin d'être taillées, les fleurs traitées et les arbres émondés... De cela aussi, il faudrait que je m'occupe très vite...

Sitôt la porte de la maison ouverte, la vieille pendule de l'entrée m'accueillit avec ses trois coups de 15 heures.

C'est le rôle des vieilles pendules que de sonner les heures. Cela me rassura sur le moment, mais très vite une étrange inquiétude me fit regagner précipitamment la terrasse, le cœur battant. Heureusement, l'homme était toujours là, à peine diminué par la distance qui l'avait fait avancer d'une centaine de mètres.

C'était une grande marée. Je pris, pour vérifier, l'almanach qui traînait sur la table basse près du téléphone.

— Marée de 106, basse mer à 15 h 09, haute mer à 21 h 13.

Je consultai ma montre. 15 h 05 ! Je revins rapidement à mon lieu d'observation, curieux de savoir ce qui allait se passer à 15 h 09. Les quatre minutes qui suivirent me parurent interminables.

Puis, je le vis faire un pas en arrière, un deuxième, un troisième, un quatrième... Je n'eus pas besoin de regarder l'heure. Il était sûrement 15 h 09 !

Maintenant, je me demandai avec la même tenaillante curiosité ce qu'il allait faire... Allait-il vraiment refaire la marée montante ? Toute la marée montante ?

Je pris alors conscience que je ne cachais plus mon intérêt pour la scène, à présent totalement apparent sur la terrasse, indiscret et intrus. Je me sentis dans le rôle d'un voyeur indécent. Honteux de l'être, dans un sursaut de dignité, je décidai de mettre fin à cette dérangeante curiosité. Refoulant la frustration de n'avoir pas de réponse à toutes mes interrogations, je partis à regret me réfugier à l'autre extrémité du salon.

Loin de la terrasse, je m'assis à la table que je transformai en bureau et connectai d'un geste machinal mon ordinateur. Après les messages de service traditionnels, j'ouvris le traitement de texte et me positionnai sur une nouvelle page. J'essayai avec application de me concentrer sur mon écran vierge, mais les mots me fuyaient. Je ne parvenais pas à détacher mon esprit de cette étrange scène que je savais avec certitude se poursuivre sur la plage sans moi.

Mes pensées erraient, s'accrochaient un court instant à une phrase, une image, mais les perdaient aussi vite et se remettaient de nouveau à errer... Le temps coulait lent et grave. Mais ma curiosité était obsédante et tenace. Elle finit par l'emporter.

Je revins avec soulagement à mon observation, comme un addicté à l'objet de son addiction. Trois heures avaient passé, trois heures que je qualifierais de vides et d'improductives. Au bord de la mer, rien n'avait changé. L'homme était toujours là, incontournable, comme faisant partie naturelle de cette plage à présent totalement désertée, reculant pas à pas, avec cette même obstination et ce souci de ne laisser la vague que frôler le bout de ses orteils.

Je restai là quelque temps encore, figé, passif à ce spectacle insolite, l'esprit partagé entre intérêt et étonnement. Le jour était passé depuis un long moment déjà et la fraîcheur avait envahi l'air du soir et devenait sensible. Je commençai à me faire du souci pour lui. Comment pouvait-il supporter ainsi, sans gêne apparente aucune, la bruine, le froid, l'obscurité ?

C'est étrange comme les premiers liens qui se tissent entre deux êtres sont souvent source de sollicitude et d'inquiétude !

Finalement, vers 21 h 13, il cessa son manège après avoir affronté une dernière vague. Il se retourna enfin et je le vis pleinement de face pour la première fois. Il releva la tête et la tourna vers moi. Nos regards se croisèrent et malgré la quinzaine de mètres qui nous séparaient et la brièveté de l'instant, l'échange me parut profond. Je fus avant tout frappé par l'expression de tristesse de ses yeux dans lesquels je persistai à lire un mélange contrasté de vide et de sollicitation.

L'intensité et le poids de ce regard, je les reconnaissais. Je les avais tant de fois croisés dans des moments d'émotion et de partage privilégié de ma vie. Ce même regard soutenu, porté par un homme, une femme ou un enfant, qui dans un élan spontané, hésitant entre timidité et audace, semblait vous interpeller, comme dans un appel désespéré, et vous dire :

— « Intéressez-vous à moi, soyez prêt à me protéger ou à me chérir, mais restez à distance ! Et surtout, ne venez à moi que si je vous le demande ! ».

Je n'ai jamais su ignorer ces regards et ces messages qui ont le don de faire naître en moi un sentiment trouble de connivence et de responsabilité, tout en soulevant mille questions sur mon droit ou mon devoir à m'ingérer dans l'existence de quelqu'un, ma capacité à le rendre plus fort sans le déstabiliser, mon aptitude à assumer envers lui un engagement sans le rendre dépendant...

En réponse à ces regards, j'ai souvent fait le choix d'être acteur et pris le risque du geste d'un court instant ou